

## **PLAIDOYER POUR LE MARÉCHAL NEÏ A BAUTZEN** (par Diégo Mané, 30 mai 2013 et 28 juillet 2017)

Voir aussi qui illustre en partie le même sujet :

<http://www.planete-napoleon.com/docs/1813.Lutzen&Bautzen.pdf>

-----

Autant je n'ai jamais manqué de souligner les fautes avérées du maréchal Neï (entre autres généraux, bien sûr), autant je le fais toujours dans le respect de l'Histoire et donc sans aucun parti pris.

Et, dans le cas de Bautzen, si le maréchal n'a pu remplir aussi bien que le souhaitait Napoléon la mission qu'il lui avait fixée, et s'est trouvé de ce fait «chargé» par la postérité de toute la responsabilité de l'échec relatif de la manoeuvre du Maître, j'ai trouvé au cours de mes récents travaux sur la bataille, qu'il y avait au moins matière à lui accorder des circonstances atténuantes.

Voici peu, parlant de mon article relatif dans la Revue de l' «Académie Napoléon», son Président, Ronald Zins, me demanda : «Soyez gentil avec le maréchal Neï, je l'aime bien, c'est un Lorrain, comme-moi» ! M'était venue aussitôt à l'esprit une carte postale de ma collection, montrant l'Empereur s'adressant à un grenadier lors d'une revue de troupes (illustration page suivante).

«L'Empereur. - Soldat, de quel pays es-tu ?

Le Grenadier. - Sire, je suis du pays des braves !

L'Empereur. - Ah, tu es donc Lorrain !»

Quoi donc de plus naturel que le premier d'entre-eux soit «le brave des braves» !

Mais la bravoure ne suffit pas à commander les armées, et si le maréchal avait bien d'autres qualités, plutôt davantage que la plupart des «grosses épaulettes» de 1813, et notamment un charisme formidable, uniquement surpassé par celui de Napoléon, il manquait de «vision globale», et menait volontiers des attaques en personne, durant lesquelles il n'assumait bien évidemment plus ses fonctions de général en chef.

C'est encore le reproche majeur dont la plupart des auteurs lui font grief.

Je vais en citer un (J.-C. Quennevat «Atlas de la Grande Armée») qui les résume tous :

«... C'est Neï qui... fait irruption au coeur de la forteresse alliée. A sa gauche, Lauriston, par un large mouvement tournant, a déjà atteint Baruth à 3 kilomètres de la route de Weissenberg; Kleist, resté jusqu'ici en réserve, se jette sur Preititz et l'arrache aux Français. Neï, piqué au vif, s'entête à vouloir reprendre cette position et, au lieu de poursuivre sa marche sur Würschen pour couper irrémédiablement la retraite des Alliés, ainsi que l'ordre lui en a été donné, il rappelle à lui Lauriston, reprend Preititz après un dur combat et poursuit en direction de Klein Bautzen. Et Blücher réussit à gagner Würschen.

... La Grande Armée... est maîtresse de cet immense champ de bataille ; mais elle n'a pu anéantir l'adversaire en l'empêchant de fuir. Et pourtant, si Neï, au lieu d'obliquer sur sa droite, avait marché, selon les instructions de l'Empereur, directement sur Würschen, cette bataille de Bautzen aurait, en annihilant l'armée de la coalition, brillé au firmament napoléonien comme un nouvel Austerlitz !».

**L'Empereur et le Grenadier (d'après JOB)**



*«L'Empereur. - Soldat, de quel pays es-tu ?*

*Le Grenadier. - Sire, je suis du pays des braves !*

*L'Empereur. - Ah, tu es donc Lorrain !»*

A lire ces lignes, tout est de la faute de Neÿ qui, avec les 84.000 hommes que lui prête l'auteur, n'a pas exécuté les ordres de Napoléon... Comme si c'était facile pour lui et irrésistible pour l'ennemi. Eh bien ni l'un ni l'autre, même si c'était «faisable» avec les 60.000 dont il aurait pu disposer réellement, si 10.000 d'entre-eux n'étaient pas arrivés tard, et 15.000 carrément trop tard, ce qui change déjà considérablement la donne.

Ensuite, il eut affaire aux Russes de Barclay de Tolly, parmi les meilleures troupes et sans doute le meilleur général des Coalisés à la bataille, que les Prussiens de Kleist et même Blücher purent renforcer parce-que, à l'évidence, l'attaque du IVe corps de Bertrand, supervisé par Soult, se fit trop tard pour l'empêcher (trois heures trop tard !), ce qui permit à l'ennemi de reprendre le point de Preititz que Neÿ, dont c'était l'objectif premier, s'obstina à reprendre à son tour, donnant le temps à Blücher de se tirer du piège où son obstination à lui l'avait déjà fait rester trop longtemps. L'énergie farouche de Neÿ aiguillonnait vivement le IIIe corps, avec lequel il se trouvait, et qui engagea successivement toutes ses forces françaises. Mais on ne peut en dire autant du Ve corps dont le chef, Lauriston, encensé par tous les auteurs, manquait d'expérience du commandement, hésitait où faisait de faux mouvements. Par suite ses troupes furent souvent «en retard», faisant manquer bien des combinaisons du maréchal.



*Le Maréchal Neÿ (1769-1815)*

Des quatre divisions du Ve corps un «malentendu» avait dirigé la division Maison à droite du IIIe corps, où du moins elle servit. Mais la division Puthod arriva trop tard et Lauriston n'avait plus que deux divisions, celles de Lagrange et Rochambeau, 10.000 hommes, pour déborder l'ennemi, et en outre s'en laissa conter par les Cosaques qui le flanquaient. Le VIIe corps de Reynier, en fait alors une grosse division d'environ 9.000 hommes, se traînait plus qu'il ne suivait derrière. En effet, composé pour moitié de Saxons tirés de Torgau, ralliés de dix jours à la motivation chancelante, leur vitesse de marche, inférieure de moitié à celle des Français ralentissait ceux-ci qu'il était par ailleurs vital de laisser avec eux afin de les «encourager». Au résultat le corps n'arrivera, trop tard pour être décisif, qu'au soir du 21 lorsque les Coalisés battaient déjà en retraite pour échapper au piège.

Plus loin encore suivaient 15 000 hommes du IIe corps de Victor et du 2e corps de cavalerie de Sébastiani qui tous deux n'arriveront à Bautzen que le lendemain 22 mai. Et même avec eux Neÿ n'aurait pu aligner "que" 75 000 hommes, et non les 84 000 de la plupart des auteurs, soit la différence entre la théorie et la pratique !

## Extraits commentés du “Journal des opérations des IIIe et Ve corps en 1813”

Si l'on remonte en arrière jusqu'au moment où Neÿ qui marchait sur Berlin reçut, le 17 mai à Kalau, l'ordre de se rabattre sur Bautzen, on relève dans le «Journal des opérations des IIIe et Ve corps en 1813», publié par Fabry, les extraits significatifs suivants :

«Le 18 mai le Ve corps prit position à la nuit dans la plaine en arrière de Hoyerswerda.

Le 19 mai... le Ve corps... partit trop tard de Hoyerswerda... il fut attaqué en route par le général d'York qu'il repoussa des hauteurs de Steinitz (combat de Weissig).

L'ordre de mouvement primitif du IIIe corps, était de marcher... par Hoyerswerda sur Königswartha... mais à son arrivée sur Hoyerswerda, le Ve corps, d'après un nouvel ordre de l'Empereur qui lui prescrivait d'appuyer sur Dresde, se trouvait encore sur les positions en avant et en arrière de Königswartha...

Une file immense de bagages obstruait la route sur les côtés de laquelle le IIIe corps ne pouvait pas passer, attendu qu'elle est établie dans une plaine de marécages... (ce qui fit perdre plusieurs heures aux troupes et les fatigua fort, amenant le maréchal à les arrêter à Maukendorf).

Sans cet incident, le Ve corps eut évité l'affaire de Steinitz (Weissig), ou tout au moins celle de la division Peyri (qui fut dispersée par les Russes de Barclay de Tolly)...»

et cela continue dans le registre... A noter qu'en l'occurrence, même si le changement de plan de l'Empereur concernant le Ve corps n'était pas connu de Neÿ, ce qui est au moins «regrettable», c'est le retard apporté à son exécution qui causa tous les problèmes du jour et par suite une partie de ceux à venir les lendemain et surlendemain car, «le temps perdu ne se rattrape jamais !»

«Le 20 mai... Arrivé à Klein-Opitz, le comte de Valmy (Kellermann, commandant l'avant-garde du IIIe corps)... aperçut des colonnes de cavalerie... Nous devons supposer que c'était le corps du général Lauriston qui débouchait, mais c'était l'ennemi et le Ve corps ne le suivait pas...

...Cependant M. le maréchal inquiet sur la marche du Ve corps... (envoie un aide de camp avec cinquante hussards et 300 voltigeurs à sa recherche, qui le trouvent) ... engagé dans un bois marécageux...»

Kellermann enlève Klix. Le Ve corps bivouaque à Steinitz, soit l'emplacement de son combat de la veille (Weissig). Il est donc probable qu'il s'est fourvoyé toute la journée.

«Le 21 mai, au point du jour, M. le maréchal donna l'ordre au Ve corps, soutenu par l'avant-garde du IIIe de déboucher à cinq heures précises par Klix et Dresde sur Gottamelde, en se rabattant sur la direction de Baruth, afin de se livrer aux attaques générales...

La division du général Maison qui avait pris, par malentendu (dans lequel le général n'est pour rien, et l'un de ses chefs, maréchal ou général, pour tout) une direction plus à droite que le reste du Ve corps, fut placée pour couvrir la droite du IIIe...

«A dix heures environ... (l'avant-garde et la 8e division attaquent Preititz) Quoique... le général Lauriston soit encore bien loin de pouvoir arriver à la hauteur de notre gauche... (le village est pris, mais l'ennemi le reprend)... Il était onze heures et demie. Le Ve corps ne paraissait point et l'armée française n'était point encore engagée sur tous les points.

... Alors le prince de la Moskowa dépêcha plusieurs officiers aux généraux Lauriston et Reynier pour leur faire précipiter leurs mouvements. Le premier qui était débordé par sa gauche par quelque milliers d'hommes et qui avait des forces considérables\* devant lui à un mamelon qu'on supposa être celui de Gottamelde, crut devoir tourner cette position par la gauche (alors qu'il devait se maintenir lié au IIIe corps qui se trouvait à sa droite) et ne déboucha qu'entre une heure et demie et deux heures ; d'un autre côté, le général Reynier arrivait seulement sur Klix.»

\* Lauriston n'eut jamais affaire en tout à plus de 2 à 3.000 hommes, et ceux qui le flanquaient de loin n'étaient que des Cosaques incapables de concrétiser leur menace.



*Le général Lauriston (1768-1828)*

«Il fallut encore attendre quelques instants, mais dès que le maréchal vit ces deux corps d'armée en mesure de le soutenir, il crut que le moment décisif était arrivé... d'entrer en action.» Ordre est donné au général Delmas d'enlever Preititz. A un colonel qui vient se plaindre au général qu'il ne peut avancer faute de munitions, Delmas (mis «au placard» en 1804 et rappelé en 1813) fait cette belle réponse : «Tubleu ! Les soldats français sont bien changés depuis que j'ai cessé de vivre avec eux ; il y a quinze ans qu'ils bénissaient Dieu quand il leur restait des baïonnettes. Elles ne vous manquent point encore, eh bien, colonel, faites comme aux beaux temps de la République, servez-vous en».

Preititz est donc enlevé... à la baïonnette. L'ennemi le reprend encore en grande partie, mais Delmas s'accroche et le renfort de la 10e division fait définitivement pencher la balance et Preititz reste aux Français.

«Tout ce qui se passait à notre gauche devait peu nous inquiéter dès que le corps du général Lauriston déboucherait.» Et le IIIe corps marche sur les hauteurs entre Doberschutz et Klein Bautzen, suivi par le VIIe corps. L'ennemi bat partout en retraite.

«...le maréchal fit appuyer le corps du général Lauriston (qui devait se porter sur Wurschen pour gagner la droite de l'armée combinée) par le corps du général Reynier et par la division Puthod.» Ces troupes attaquent l'arrière-garde ennemie sur un mamelon près de Wurschen, mais il semble que l'action des artilleries saxonnes et française ait suffi à les faire décamper... à moins qu'elles aient alors rempli leur mission retardatrice.

## **«Neÿ à l'Empereur, de Sdier le 20 mai 1813 à 10 h du soir.**

«J'ai l'honneur de rendre compte à V.M. que les troupes du IIIe corps se sont mises en marche ce matin à 5 heures de Wartha, ...» pour en finale attaquer le village de Klix.

«Afin de tourner cette position, j'avais prescrit au général Lauriston... mais il paraît qu'il a eu beaucoup de difficultés de terrain à vaincre et, par un malentendu, il n'est parti qu'à 2 heures de l'après-midi de sa position ; enfin il est arrivé à 8 heures du soir sur les derrières de l'ennemi, mais la position de Klix avait déjà été emportée...» par Kellermann après la forte résistance que l'ennemi a déployée, ce qu'il n'aurait pu faire s'il avait été tourné.

«Les troupes ont ordre de se tenir prêtes à marcher demain matin par Baruth sur Weissenberg. Je désire connaître les intentions de V.M., soit qu'elle approuve mon mouvement, soit qu'elle me prescrive une nouvelle direction.

P.S. - L'officier que j'ai envoyé hier à l'Empereur arrive à l'instant ; il m'a remis le billet en vertu duquel je dois me diriger sur Weissenberg ; mais comme la canonnade et la fusillade recommencent sur les directions de Hochkirch et vers Bautzen, je ne ferai le mouvement sur Weissenberg qu'après avoir reçu de nouveaux ordres.»

Comme on le lit ci-dessus, l'esprit du maréchal paraît embrumé, puisqu'après avoir dit Weissenberg et reçu confirmation Weissenberg il attend qu'on lui redise Weissenberg !

Et on ne le lui redira pas si clairement que ça (mais pourquoi aussi l'a-t-il redemandé ?).

## **Dernier ordre de Napoléon au maréchal Neÿ**

«Le Major Général au prince de la Moskowa, au bivouac en avant de Bautzen, le 21 mai 1813 à 8 heures du matin (le message de Neÿ n'étant arrivé qu'à 7 heures au mieux).

Monsieur le prince de la Moskowa, l'intention de l'Empereur est que vous suiviez toujours le mouvement de l'ennemi. ... que vous soyez ce matin à 11 heures au village de Preititz. Vous serez sur l'extrême droite de l'ennemi. Aussitôt que l'Empereur vous verra engagé à Preititz nous attaquerons franchement sur tous les points. Faites marcher le général Lauriston sur votre gauche pour être en mesure de tourner l'ennemi si votre mouvement le décide à abandonner sa position».

Moi, le «si» conditionnel m'engage à penser que Lauriston ne doit tourner l'ennemi que si Neÿ, qui doit toujours le suivre, est parvenu à le faire décamper de Preititz !

Or si le maréchal attaque bien Preititz à 11 heures comme l'Empereur l'a demandé, ce qui aurait dû déclencher l'attaque générale des Français, il ne parvient pas à s'y maintenir. Et comme il s'agit tout-de-même de son ordre premier, dont l'exécution conditionne le suivant, il s'opiniâtre à reprendre la position... que d'ailleurs Lauriston n'est de toutes façons pas à même de tourner puisqu'il n'est toujours pas arrivé ! Donc à ce stade il n'y a rien à redire au comportement du maréchal.

Quand Lauriston débouche enfin avec seulement deux divisions, Neÿ, toujours bloqué devant Preititz, commet la faute de l'y appeler, où il ne servira plus à rien puisqu'il y arrivera trop tard avec la seule division Lagrange, ayant laissé celle de Rochambeau à Baruth. En attirant inutilement à lui Lauriston, Neÿ a empêché son lieutenant de remplir plus tard sa part de la mission, soit tourner l'ennemi, puisque dès lors il ne pouvait plus le tourner, mais seulement grossir le nombre de ceux qui allaient le pousser.

Le maréchal aggravera encore le défaut qui se constitua, en se jetant sur sa droite vers les hauteurs tenues par Blücher\*, et en faisant serrer derrière lui le corps de Reynier et la division Puthod. Seule division des quatre françaises du IIIe corps qui soit alors encore « fraîche », la division Ricard fut dirigée sur Purschwitz... et il n'y avait ni la place ni le temps d'en envoyer d'autres. Elle y perdit sans pouvoir déboucher plus de 1400 hommes sur les 3900 qu'elle alignait, soit une saignée de 36 % en une petite heure que les troupes de Blücher mirent à défiler sous le village, avec la ferme volonté de passer... et avec Neÿ sur leurs talons pour les stimuler.

\* Attiré par le feu du vieil houzard ont dit tous les auteurs unanimes, et cela colle fort bien avec la personnalité du maréchal. Mais peut-être aussi a-t-il ainsi voulu "serrer" sur la position présumée de Soutl qui ne débouchait pas ?

Le rappel de Lauriston avant d'effectuer ce mouvement, et la direction donnée aux autres troupes en approche, deviennent alors parfaitement logiques qui s'inscrivent dans un cheminement de pensée cohérent... qu'à ma connaissance personne n'a jamais envisagé tel. CQFD !



*Bâton de Maréchal de l'Empire*

### **Ordres à Soutl et comportement de ce maréchal**

Le maréchal Soutl reçut copie de l'ordre à Neÿ, qu'il reçut donc plus tôt que lui (qui le reçut à 10 heures) étant plus près, et accompagné du sien propre, soit :

«Le major général au duc de Dalmatie... le 21 mai 1813 à 8 heures du matin.»

«L'intention de l'Empereur est, M. le duc de Dalmatie, que vous attaquiez vigoureusement l'ennemi avec vos trois divisions\* entre le prince de la Moskowa et le duc de Raguse.»

\* Il faut rappeler que la division italienne Peyri était moralement hors de combat par suite de ses pertes du 19.

Il n'est pas indiqué à Soutl d'heure d'exécution, mais celle donnée à Neÿ (attaquer Preititz à 11 heures) est assez claire qui dit qu'alors «nous attaquerons franchement sur tous les points». Or donc, si Neÿ respecta scrupuleusement cette partie de ses ordres, on peut s'interroger sur le «retard» de 3 heures apporté par Soutl à exécuter les siens !

Pourquoi donc le IVe corps, qui n'attendait que l'ordre d'attaquer, le fit-il si tard ? Cela ne peut provenir de Bertrand puisqu'il était «chapeauté» par Soutl, et donc sans doute ce dernier aura-t-il trop temporisé. Pourquoi ? Peut-être par défiance envers le maréchal Neÿ en souvenir d'Iéna, où son attaque prématurée compromit Soutl ?

Et donc Neÿ attendait de se savoir soutenu pour s'engager davantage, tandis que Soutl attendait qu'il le fut totalement avant de s'engager lui-même ? Quoi qu'il en soit ce furent là trois heures perdues, et quelques milliers de soldats avec... sans parler des illusions de victoire décisive !

## Timing du deuxième jour de la bataille de Bautzen, le 21 mai 1813

09 h 00. Neÿ (Kellermann & Souham) attaque Barclay à Gleina et l'en chasse.

11 h 00. Neÿ (Kellermann & Souham) attaque vigoureusement Preititz, et l'enlève.

11 h 00. Napoléon ordonne à Marmont d'attaquer.

11 h 30. Kleist reprend Preititz...

repris par Delmas... presque reperdu... repris par Albert.

attaque de Klein-Bautzen par Delmas, Albert et Ricard.

attaque de Purschwitz par Ricard (trop tard, Blücher est passé).

12 h 00. Marmont attaque, Oudinot recule... bientôt imité par Macdonald.

13 h 30. Barrois (actionné par Napoléon) attaque Kreckwitz.

13 h 30. (au mieux) Lauriston débouche... avec deux divisions.

14 h 00. Soult envoie Bertrand attaquer la position de Blücher.

15 h 00. Napoléon déclare la bataille gagnée.

16 h 30. L'attaque de Bertrand a produit son effet.

17 h 00. Les Coalisés sont en pleine retraite.

Dès l'ordre de 8 heures expédié, Napoléon n'a plus de communication avec Neÿ, qu'il ne voit pas mais dont il entend le canon. Il ne communique pas non plus avec Soult qu'il voit à 5 km. Il n'a d'action que sur Marmont, qui est devant lui, et ses réserves, Garde et 1er corps de cavalerie, qui sont derrière lui.

Il donne verbalement ses ordres préparatoires à Marmont qui positionne son corps face à ses objectifs.

A 9 heures une brigade de la Jeune Garde vient combler l'intervalle entre les VIe et IVe corps.

A 11 h 00 le canon de Neÿ l'indique à Preititz comme ordonné et Napoléon donne à Marmont l'ordre d'attaquer. Vers midi ce maréchal est aux prises tandis que l'on distingue le recul d'Oudinot, bientôt suivi par celui de Macdonald.

L'Empereur engage alors une partie de ses réserves (Jeune Garde et 1er corps de cavalerie) entre Marmont et Soult pour faciliter l'intervention de ce dernier (voire la provoquer puisqu'il n'a pas encore bougé !).

A 14 heures Soult s'avance enfin.

A 15 heures Napoléon annonce la victoire... car l'ennemi abandonne ses retranchements sans les défendre...

L'occupation plutôt que la conquête du champ de bataille s'étale jusqu'à 19 heures. Marmont avance sur Hochkirch qui flambe, tandis que Reynier enlève Wurschen.

## Rapports (dans les deux sens du terme) de Neÿ et Lauriston

Les nombreux «malentendus» entre Neÿ et Lauriston proviennent-ils des ordres du maréchal (transmis par Jomini, dont j'ai lu des textes qui m'ont paru bien clairs) où de la manière dont Lauriston les exécuta... ou pas, voire de la combinaison malheureuse des deux ? Une chose est certaine, dans leurs rapports respectifs les deux hommes, si on lit entre les lignes, se plaignent l'un de l'autre, mais c'est Neÿ qui commande.

Son rapport ne fait AUCUNE allusion au rappel de Lauriston sur Preititz (comme s'il avait compris avant de l'écrire que ce mouvement qu'il avait ordonné était fautif), mais celui du général est formel à ce sujet, et se plaint aussi des «ponctions» du maréchal dans son corps :

L'ordre de Neÿ de déboucher par Klix, donné à deux corps en même temps ne pouvait résulter qu'en confusion. La division Maison qui passe la première du Ve corps donne dans les bivouacs de la division Souham du IIIe (qui avait donc bivouaqué là !). Par suite elle enlève Malschwitz et quand Lauriston veut la récupérer Neÿ la garde, ôtant à son lieutenant son meilleur général. Une partie des bataillons de flanqueurs du corps «arrêtés par d'autres ordres que les miens» ne rejoindront pas Lauriston pour la bataille... Il ne reste donc au général que deux divisions formant environ 10.000 hommes avec lesquelles il s'empare de Baruth... où...

«Le prince de la Moskowa m'envoya l'ordre de me porter à Preititz, Klein Bautzen, etc... pour gagner Preititz, il fallait évacuer la position que j'avais prise et prêter constamment le flanc à l'ennemi. Je me décidais à y laisser la division Rochambeau. Je passai Buchwalde avec la division Lagrange, et Preititz dont les Français s'étaient emparés...» Neÿ indique alors Klein Bautzen comme direction à Lauriston... qui dit s'être ensuite porté sur Wurschen que l'ennemi abandonnera devant l'avance de Reynier, qui l'enlèvera, et de la division Puthod qui le suivait et ne tira pas un coup de fusil.

Bref, vers 7 heures du soir, Wurschen tombera attaqué par l'ouest, parce-que l'arrière-garde ennemie, encore Barclay de Tolly et Kleist, avait terminé son travail et donc l'abandonna, au lieu de tomber deux heures plus tôt au moins et par le nord en y coupant la retraite à une partie des Coalisés.

Maintenant, pour que cette «enclume» fut capable de s'installer à l'endroit souhaité et y résiste jusqu'à l'arrivée du «marteau» il aurait été souhaitable qu'elle fût plus forte - au moins les quatre divisions du Ve corps, ce sur quoi comptait sans doute l'Empereur, soutenues par les deux du VIIe corps- et plus de cavalerie pour éloigner les menaces montées de flanc. En fait, il aurait mieux valu que le IIIe corps tint la gauche et le Ve la droite, mais ce n'était pas l'ordre impérial, et «après la bataille tout le monde est stratège» !

-----

**Et le génial Lachouque de conclure** : «le brave des braves a manqué d'énergie».

Je pense que c'est faux. Il en a au contraire déployé beaucoup, mais «qui trop embrasse mal étreint». Il a continué à exercer personnellement le commandement des cinq divisions de son IIIe corps, et y ajouta celles de Maison et Puthod du corps de Lauriston, auquel il ne laissa pour remplir sa mission que les divisions Lagrange et Rochambeau et la trop faible cavalerie de Chastel.

Or "donner un ordre n'est rien, s'assurer de son exécution est tout". Et si le maréchal Neÿ donna bien des ordres à Lauriston, il ne fut jamais en mesure de constater leur inexécution autrement, et donc toujours trop tard pour y remédier, que par l'absence du Ve corps là et quand il l'avait escompté.

«Les pertes éprouvées par le IIIe corps dans les deux journées... s'élevaient (selon Koch) à 4.362 morts (ce qui semble bien élevé), 5.841 blessés et 136 prisonniers», soit 10.339 pertes pour un corps d'environ 25.000 hommes présents à la bataille et donc à peu près 40 % !

Celles du Ve corps, relevées par son Chef d'état-major, sont de 176 hommes à la division Maison qui de fait combattit sous Neÿ qu'elle flanc-garda à droite, de 50 hommes à la division Lagrange (celle qui fut dirigée sur Preititz), rien à la division Rochambeau (laissée à Baruth) et rien à la division Puthod, arrivée trop tard...

Plus de 10.000 pertes au IIIe corps... et 200 fois moins à la fraction du Ve que dirigeait Lauriston... si l'on ne se fiait qu'aux chiffres il n'y aurait qu'un pas pour dire que le IIIe corps a tout fait et le Ve corps pas loin de rien du tout, fors l'acte de présence... tardif.

Encensé pour Lützen, le IIIe corps ne reçut pas dans le Bulletin de la Grande Armée relatif à Bautzen la part prépondérante qui fut la sienne. Sans doute l'Empereur, sans le dire, exprima-t-il ainsi sa déception... et peut-être Neÿ s'en trouva-t-il assez blessé pour, quelques jours plus tard, manifester publiquement son découragement et, après ses collègues, "baisser les bras" à son tour. Une des nombreuses causes de l'armistice de Pleisswitz ?

-----

**En résumé**, les ordres de l'Empereur, d'abord peu clairs pour le maréchal à force d'être trop simples à son gré, l'ont ralenti dès lors que l'excès de précision final les a rendus tributaires les uns des autres... à moins que, justement, l'Empereur ait craint que Lauriston ne se compromit !

Les ordres du maréchal à Lauriston, parfois malheureux, ont souvent été mal compris ou mal exécutés, et en tous les cas exécutés très, voire trop, tardivement, sauf le faux mouvement sur Preititz, exécuté sans retard, celui-là... Une sorte de répétition du tour qu'Oudinot jouera à Neÿ en septembre 1813, provoquant sa défaite de Dennewitz.

L'attaque de Soult, commencée trois heures après celle de Neÿ, à laissé durant tout ce temps le loisir aux Prusso-Russes de concentrer toutes leurs forces locales contre le maréchal qui, par ailleurs hésitait à s'engager totalement, n'étant flanqué ni sur sa gauche par Lauriston ni sur sa droite par Soult... ce qui lui constitue deux belles circonstances atténuantes.

La par suite très forte résistance de l'ennemi à Preititz fait commettre à Neÿ la faute d'y appeler inutilement Lauriston, puisque ce dernier y arrivera trop tard, et ne sera plus en mesure de former «enclumette» vers Wurschen... et sans doute cela a-t-il mieux valu ainsi car il était en l'état bien trop faible pour cette mission.

Neÿ aggrave encore la chose en portant ensuite le IIIe corps de Preititz vers Klein Bautzen et le plateau à sa droite, d'où - a-t-on dit - le feu de Blücher l'appelle, au lieu de lui couper la retraite en s'emparant de Purschwitz. A droite donc au lieu d'à gauche ou d'au moins au milieu... Du coup il poussera l'ennemi devant lui au lieu de le tenir coincé entre lui et l'Empereur...

D'un autre côté, si Soult avait attaqué «à l'heure dite», où au moins une heure après Neÿ, il est certain que les Prussiens n'auraient pu fournir la même «prestation», et que la bataille, gagnée dès 13 h 00 ou 14 h 00, aurait pu se finir plus mal pour eux en même temps que mieux pour les Français, Neÿ n'ayant pas le temps de commettre les fautes susdites, et n'en ayant plus les motifs, mais aussi Lauriston n'étant pas arrivé du tout ! Ce sont donc bien ses retards accumulés qui ont fait manquer la manoeuvre impériale.

## Qui d'autre que Neÿ pour commander une armée française en mai 1813 ?

Qui donc parmi les grosses épaulettes de 1813 aurait pu faire mieux que Neÿ à Bautzen ? Nous ne parlons bien évidemment que de maréchaux, et aussitôt se pose le problème de ne pas en mettre un en position subalterne d'un autre\* et, en l'occurrence, seul Neÿ se prêtait au rôle, sauf à le rappeler de son corps en mettant ses troupes sous les ordres d'un autre, circonstance qui se trouvera «essayée» en août 1813 et qui, par «malentendu», encore, influera significativement dans le désastre de Macdonald à la Katzbach.

Ce «détail» écarté, je ne vois guère que Soult qui eut pu commander en chef l'aile confiée à Neÿ. Certes moins «énergique» que le «brave des braves», le duc de Dalmatie avait, lui, l'habitude du commandement en chef, et savait rédiger des ordres clairs qui n'auraient pas prêté à «malentendus». Plus capable aussi de «gérer» sa bataille, il aurait probablement évité les faux mouvements de son collègue et certainement amené plus de monde que lui au combat... mais toutefois, pour l'exécution tactique proprement dite, il lui était inférieur... Quoi qu'il en soit, sans que l'on sache pourquoi, l'Empereur ne l'utilisa pas, alors...



*Bicorne de Maréchal d'Empire.*

Alors s'il en est un dont je suis sûr qu'il aurait fait l'affaire car il réunissait les qualités des deux susnommés et bien d'autres encore, sans être affligé d'aucun de leurs défauts, c'est bien le maréchal Davout, dont les «prestations» d'Austerlitz, Auerstaedt, Eylau, Eckmühl et Wagram sont autant de garants de ce qu'il aurait pu faire à Bautzen... s'il n'avait été «relégué» à Hambourg, à l'autre extrémité de l'échiquier stratégique, comme le jugea nécessaire un autre homme indispensable là où il était, l'Empereur Napoléon lui-même !

\*Correspondance révélatrice à ce sujet, émanant en l'occurrence de Victor mais valant pour la plupart de ses collègues : le maréchal, vexé de ne pas être commandant en chef d'armée, et plus encore d'être en sous-ordre, se plaint au Major-Général Berthier...

«J'ai eu l'honneur de faire mes observations à V.A.S. , relativement à la position où je vais me trouver en servant sous les ordres de M. le prince de la Moskowa. Elles sont fondées sur une infinité d'inconvénients qu'il n'est pas besoin d'expliquer pour les faire sentir. Tout le monde conviendra qu'un maréchal de l'Empire qui sert sous un autre, perd la considération attachée à sa dignité et qu'il est de mon devoir de soutenir la mienne. C'est l'Empereur qui me l'a donnée, il ne veut pas que je la perde.»

## Combats du III<sup>e</sup> corps de Ney le 21 mai 1813

1°. 10 h 00. GLEINA (pris),  
contre Barclay moins Tchaplitz et Rudzewitsch (12<sup>e</sup> & 22<sup>e</sup> Jägers)

Avant-Garde de Kellermann  
8<sup>e</sup> Division Souham

en soutien, 9<sup>e</sup> Division Delmas  
en réserve, 10<sup>e</sup> Division Albert

2°. 11 h 00. PREITITZ (pris),  
contre une division de Barclay (l'autre est partie sur Baruth).

Avant-Garde de Kellermann  
8<sup>e</sup> Division Souham

en soutien, 9<sup>e</sup> Division Delmas, 11<sup>e</sup> Division Ricard  
en réserve, 10<sup>e</sup> Division Albert

11 h 30. PREITITZ (perdu), contre les Prusso-Russes de Kleist.

3°. 14 h 00. PREITITZ (repris) aux Prusso-Russes sudits par la

9<sup>e</sup> Division Delmas

en soutien 11<sup>e</sup> Division Ricard, 10<sup>e</sup> Division Albert, sur les hauteurs à droite.

14 h 30. PREITITZ (reperdu)

15 h 00. PREITITZ (repris), 10<sup>e</sup> Division Albert

4°. 16 h 30. KLEIN-BAUTZEN (pris)  
et hauteurs entre ce village et Doberschutz (prises)

9<sup>e</sup> Division Delmas, 10<sup>e</sup> Division Albert

en soutien, 11<sup>e</sup> Division Ricard, Cavalerie

serrant derrière, 39<sup>e</sup> Division Marchand, 16<sup>e</sup> Division Maison, 17<sup>e</sup> Division  
Puthod, VII<sup>e</sup> CA Reynier (qui dirigés sur Purschwitz y auraient coupé Blücher !).

5°. 17 h 00. PURSCHWITZ (pris)

11<sup>e</sup> Division Ricard (qui perd 1.405 h pour ce seul combat, donc plutôt âpre)

en soutien 8<sup>e</sup> Division Souham, 9<sup>e</sup> Division Delmas

Constatations, la Division Marchand (Allemands) n'a pas été engagée. Seules les quatre divisions françaises l'ont été ! Avec celle de Maison, Ney a livré la bataille avec leurs guère plus de 25.000 h sur les 60.000 dont il aurait normalement du disposer.

Question, à quoi sert la supériorité numérique si on ne l'exprime pas ?

## **Du texte de Clausewitz il ressort que :**

Blücher n'avait que deux brigades sur les hauteurs (donc Ziethen à droite et Klüx à gauche). Ziethen fut au moins en partie engagé contre Maison vers Malschwitz.

Deux batteries de Position russes le flanquaient à Kreckwitz et Malschwitz, mais elles avaient épuisé leurs munitions et se repliaient à 14 h 00 lors de l'attaque de Bertrand.

Yorck intervint sur sa gauche, et Kleist fut envoyé à Preititz. Une fois ce dernier chassé et parti préparer une position de recueil avec Barclay vers Wurschen, c'est la « Brigade de Réserve », soit Röder, qui nourrira le combat à Preititz, puis Klein-Bautzen, et enfin Purschwitz, avec probablement le soutien actif de la Réserve de Cavalerie de Dolffs.

Quant'aux troupes de Neÿ, comme la division Ricard est engagée à Purschwitz avec le soutien des divisions Delmas et Souham, quelque peu épuisées, et que la division Marchand n'a pas été réellement engagée, c'est donc la division Albert qui est montée sur le plateau, suivie de la division Puthod et du corps de Reynier...

On peut donc dire que les quatre divisions françaises de Neÿ, fortes ensemble d'environ 20.000 hommes, ont eu successivement affaire à... 20.000 hommes environ !

Barclay à Gleina puis Preititz (moins Tchaplitz et Rudzewitsch), soit 6.600 h.

Kleist à Preititz, soit 4.600 h.

Röder à Preititz, Klein-Bautzen et Purschwitz, soit 6.600 h.

Dolffs en soutien de Röder, soit 2.500 h.

20.000 conscrits donc, attaquant 20.000 vétérans (dont plus du tiers d'élite) dans d'excellentes positions défensives, garnies de deux fois plus de canons et jouissant d'une écrasante supériorité en cavalerie ! C'était pratiquement une mission impossible.

## **Constatations pas toujours soulignées**

Oudinot n'utilise pas sa division bavaroise... dont le «mauvais esprit» l'a surpris...

Neÿ n'utilise pas ses Allemands, qui «ne valent rien contre des Russes».

Reynier n'utilisa pas ses Saxons (sauf l'artillerie)... qui traînent la jambe...

Bertrand n'utilisa pas ses Italiens, traumatisés par la «correction» subie le 19...

Ce sont donc là plus de 20000 hommes inutilisables, où au moins inutilisés, dont la moitié (Allemands de Marchand et Saxons de Reynier) figuraient à l'armée de Neÿ.

Soulignons donc l'exception constituée par les Wurtembergeois engagés par Bertrand et qui s'en sortirent avec honneur, au moins dans un premier temps puisqu'ils chassèrent Blücher des hauteurs (où s'en alla-t-il de son propre chef ?). Cependant Chlapowski, lorsqu'il rejoint Neÿ en fin de bataille...(voir plus bas) nous les décrit «se retirant dans un grand désordre» Peut-être s'agit-il de leur première attaque qui fut en effet repoussée ?

**Relation de Langeron** (p 186-187), chef de l'infanterie russe de Barclay de Tolly.

"Cette vigoureuse attaque des Prussiens (de Kleist) fut utile et brillante, elle fut cause d'une faute que fit Neÿ et qui nous sauva; le moment de la prise de Preititz par ce maréchal fut très critique pour nous. S'il eut profité de ses avantages et obéi à la lettre à ses instructions, le but de Napoléon était rempli, le chemin de Weissenberg nous était coupé et nous étions rejetés en Bohême.

Napoléon lui avait expressément recommandé de ne faire aucune attention à ce qui se passerait à sa droite, mais de prendre pour point de vue le clocher de Hochkirch, et de pousser avec vigueur notre aile droite, bien inférieure... ; il nous avait rejetés du plateau de Glein et de Preititz, et si alors il n'eut pas interrompu ses opérations contre nous (le corps de Barclay), nous n'aurions jamais pu nous rallier ni prendre sur le plateau, situé entre Rackel et Cunnewitz, la position qui couvrit le chemin de la retraite de l'armée en Silésie, sur notre ligne d'opérations. Mais Neÿ, trop brave et trop ardent, avait le tort de se porter toujours de sa personne à l'endroit où l'on se battait, et d'oublier tout le reste.

Les avantages que Kleist obtint un moment sur la division de Souham ne pouvaient avoir aucun résultat décisif pour le succès général de la bataille, mais Neÿ, oubliant tout à fait son objet stratégique, courut s'opposer à ce général ; il avait remarqué sur sa droite des tertres élevés qui le séduisirent, et il se rabattit sur ces hauteurs avec une de ses divisions, d'autres l'y suivirent, le reste s'arrêta ; peut-être aussi Neÿ s'en laissa-t-il imposer par notre cavalerie qui, après s'être retirée de Preititz, s'était déployée dans la plaine entre ce village et Cunnewitz."

**Relation de Chlapowski** (p 327), envoyé à Neÿ par Napoléon

«Je trouvai le maréchal Neÿ au plus fort du feu, au milieu des colonnes d'infanterie repoussées et se formant de nouveau. Les premières colonnes que je rencontraï étaient des Wurtembergeois, se retirant dans un grand désordre, ensuite des colonnes françaises également en retraite mais avec plus d'ordre.

... (Neÿ dixit) «Dites donc à l'Empereur que j'ai des Russes devant moi. Si j'avais eu des Prussiens, il y a longtemps que j'aurais enlevé la position. Maintenant je ne veux employer que des Français ; je vais renvoyer en arrière les troupes alliées, elles ne valent rien contre les Russes.»

A ce moment s'avançaient déjà les quatre colonnes de réserve, composées seulement d'infanterie française, et elles dépassaient celles qui avaient été repoussées. Le maréchal se porta au-devant de chacun, les saluant de son chapeau et les animant avec des paroles chaleureuses.

Les compagnies de grenadiers placées en tête des colonnes, la baïonnette croisée, sans tirer un coup, s'avançaient aussi vite qu'elles pouvaient sur les hauteurs. Beaucoup d'entre-eux tombèrent, mais cela ne dura pas longtemps. Il se trouvaient environ à 200 pas du sommet et des batteries russes quand le feu cessa ; en arrivant au faite, ils trouvèrent les tranchées vides.

Nous nous rendîmes aussitôt sur le sommet d'où on avait une vue superbe. Nous n'eûmes affaire derrière le village de Weissenberg qu'aux derniers hommes des colonnes russes ; elles avaient déjà quitté leurs positions depuis une demi-heure. Leurs canons les suivaient au trot, et dans la plaine qui s'étendait entre nous et Weissenberg, la cavalerie ennemie, forte d'environ 6,000 chevaux, placée sur deux lignes, couvrait la retraite de l'artillerie.»



*Le maréchal Ney menant personnellement (comme souvent) une attaque d'infanterie.*

## **Relation de van Dedem de Gelder, GB à la division Albert**

«La journée du 21 aurait pu être décisive si tous les corps de l'armée fussent arrivés à l'instant marqué, ou que Napoléon eut attendu leur réunion, avant d'attaquer. Malheureusement le général Reynier et le général Lauriston, un peu par jalousie contre le maréchal Neÿ (du moins on le dit hautement dans le temps), partirent beaucoup plus tard qu'ils n'en avaient reçu l'ordre et n'arrivèrent en ligne que vers le soir.

... Mais quand le maréchal fut monté sur cette éminence (la hauteur de Gleina qui venait d'être enlevée par le IIIe corps) il vit que sa gauche était débordée : il espérait voir arriver d'un instant à l'autre les corps de Lauriston et de Reynier, et il se désolait de ne pouvoir avancer. Il me dit : «C'est la dernière fois que je veux avoir un aide de camp de l'Empereur sous mes ordres ; ces messieurs ne veulent point obéir à d'autres chefs.»

... Il faut encore dire que, si les corps de Reynier et de Lauriston fussent venus à temps prendre part à la bataille, on eut obtenu ce jour-là des résultats plus décisifs.»

### **Conclusion**

Au final je dirai que certes le maréchal Neÿ a commis des erreurs, mais fortement induites par la sorte d'abandon dans lequel on le laissa.

Lauriston surtout qui fut responsable de nombreux retards de tous les jours, entraînant ceux des autres généraux qui le suivaient (Reynier et Puthod, sans même parler de Victor et Sébastiani).

Soult, qui attendit trois heures après l'heure fixée pour attaquer.

L'Empereur même qui -attendait-il l'engagement de Soult ?- ne délivra pas assez tôt l'attaque de la Jeune Garde, mais aussi ne donna pas au maréchal assez de cavalerie pour écarter celle qui inquiéta tant Lauriston. S'agissant de l'aile marchante, c'est elle qui aurait dû en avoir le plus.

Bref et franchement, Neÿ ne fut pas parfait, mais pouvait-il seulement l'être dans ces conditions ? En l'occurrence je dirai qu'il a fait ce qu'il a pu avec le peu dont il disposa en réalité.

Davantage chef de colonne d'attaque que chef d'armée, le maréchal n'était pas l'homme de la situation, mais c'est l'Empereur qui le nomma à ce poste, et dès lors qu'attendre de plus d'un maréchal qui en avril 1813 se définissait lui-même comme suit : "Je ne suis qu'un atome devant le grand homme ; je suis un fusil chargé, l'Empereur commande et le coup part" ! Or, selon les lois militaires, c'est toujours à celui qui commande le feu qu'incombe la responsabilité des effets du tir !

### **Ouvrages consultés**

- Chlapowski (général), Mémoires sur les guerres de Napoléon, Paris 1908.
- De Dedem de Gelder (général), Mémoires, Paris, 1900.
- Fabry (lieutenant), Journal des opérations des IIIe et Ve corps en 1813, Paris, 1897.
- Foucart (commandant), Bautzen (une bataille de deux jours), Paris, 1897.
- Hourtoulle (F.G.), Neÿ, le brave des braves, Paris, 1981.
- Lachouque (commandant), Napoléon, 20 ans de campagnes, Paris, 1964.
- Langeron (général d'infanterie dans l'armée russe), Mémoires, Paris, 1902.
- Quennevat (Jean-Claude), Atlas de la Grande Armée, Paris, 1966.